

DU DIALOGUE ENTRE ÉTUDES LITTÉRAIRES ET *CULTURAL STUDIES*

CATHERINE GRALL

Université de Picardie-Jules Verne, France
catherine.grall@u-picardie.fr

Abstract: How can cultural studies and literary studies dialogue? After a short summary of the history of cultural studies, this paper insists upon the transdisciplinarity of the field, seen both as an advantage and as a weakness. Its common points with other sciences—in the same way as comparative literature has common points with other fields—make it an interesting domain and produce powerful notions but also reveal a paradigmatic lack. Only a veritable open-minded dialogue between cultural studies and literary studies devoid of any ideological globalizing views can lead to an interesting epistemological feedback for literary sciences in our time, as literature seems more and more concerned with concrete, social and global issues.

Keywords: cultural studies, literary studies, literature, dialogue

En ce début de XXI^e siècle, les sciences littéraires (recherche et études) semblent de plus en plus mises en question par la société, au quotidien et dans les institutions : à quoi servent-elles ? La question brutale a certes des relents utilitaristes qui peuvent entraîner une première réponse tout aussi brutale : elles ne servent à rien, sinon à vivre, car on lit rarement une œuvre littéraire avec un objectif pragmatique immédiat très précis. On pourrait en dire autant de la culture, au sens humaniste du terme : celle-ci ne conduit pas prioritairement à un résultat chiffrable et économiquement professionnel, on se cultive pour devenir soi-même, et un pays qui renonce à l'entretien, la diffusion et l'évolution de sa culture renonce à son histoire et n'avance plus. Le glissement que nous venons d'opérer entre la littérature et la culture est toutefois significatif à plusieurs égards : d'abord, la tentative d'intégration de la littérature par les sciences culturelles y paraît légitimé, ensuite, ce glissement s'inscrit peut-être dans une véritable évolution contemporaine de

la littérature générale qui tend à renouer un dialogue avec le monde, après que les différents modernismes et postmodernismes, depuis au moins un siècle, ont favorisé une réflexivité esthétisante et narcissique¹. Cet article, rédigé par une littéraire française non spécialiste des *cultural studies*, vise ainsi à estimer l'éclairage que celles-ci peuvent apporter aux études littéraires en crise aujourd'hui, mais aussi ce que cette complémentarité, parfois concurrentielle, révèle de la littérature et de sa place actuelle dans nos sociétés : la bibliographie, à compléter par de nombreux essais et bilans provisoires en langue anglaise, servira, nous l'espérons, à aiguillier les lecteurs qui souhaiteraient approfondir pareille approche. Pour cela, nous dresserons un rapide historique de ce courant, puis nous approfondirons sa qualité transdisciplinaire avant de nous arrêter sur un défaut de paradigme (peut-être positif) et sur ses aspects idéologiques et institutionnels. Sans prétendre donner une visée exhaustive de la chose, nous remarquerons la résonance avec la discipline appelée en France « littérature générale et comparée », qui trouve des équivalents dans bien d'autres pays, pour espérer une évolution globale des approches de la littérature.

I. Historique

On peut faire remonter l'origine des *cultural studies* au XIX^e siècle, avec des penseurs de langue anglaise comme Carlyle qui, partant de la littérature et d'observations de la société, s'interroge sur ce que serait un héros moderne. La révolution industrielle, le développement du machinisme, l'émergence rapide de nouveaux groupes sociaux dans la Grande-Bretagne de la révolution industrielle s'accompagnent d'essais socio-économiques, d'utopies interrogeant la place de l'individu dans une société en mutation violente, et la place des cultures nationales vécues comme menacées par la décadence, ou promises à une modernité bouleversante mais excitante. Se pose dès lors une question qui continue de préoccuper tous les pédagogues actuels : celle d'une massification du public attiré par la « culture », en particulier le nombre croissant des élèves et des étudiants. Et quelle culture ? Quel corpus littéraire, entre autres ? Goethe avait repris le concept de *Weltliteratur* à Wieland dès 1827², pour désigner un patrimoine « universel » de la littérature... et la ver-

¹ Voir William Marx : *L'Adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris : Minuit, 2005.

² Voir pour le développement de ce concept Pradeau, Christophe et Samoyault, Tiphaine (dir.) : *Où est la littérature mondiale ?*, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, « Essais et savoir », 2005.

sion anglaise (*world literature*) fleurit aujourd'hui, avec une acception différente toutefois (renvoyant à une littérature mêlant plusieurs ères dans son contexte, son choix de personnages, voire ses thèmes). Dès le XIX^e siècle, sans surprise, l'interrogation sur la culture, et sur la culture littéraire en particulier, mêle soucis sociaux et préoccupations morales.

Après la seconde guerre mondiale, l'écroulement des empires coloniaux et la catastrophe du génocide engagent de nouveaux questionnements : la culture sera toujours plus liée à la contestation, et au questionnement sur ses propres valeurs. Des sociologues et des historiens étudient comment la culture de certains groupes, en particulier de groupes sociaux marginaux, s'articule à l'ordre social, tandis que l'historiographie sociologique et politique s'impose à côté de l'historiographie événementielle. Le développement de divers courants marxistes, l'anticolonialisme, la *New left* britannique favorisent ces écoles et aboutissent en particulier à l'École de Birmingham dans les années 1960³, avec de jeunes chercheurs issus de milieux modestes et appelés au succès comme Richard Hoggart, Stuart Hall, Raymond Williams⁴... Publication en revues, pensées critiques de teneur variable, mais jamais figée : un « printemps des *cultural studies* » selon E. Mattelart et E. Neveu, qui durera jusqu'en 1980 environ, et qui oscille entre une tendance à l'observation sociologique concrète, de terrain, et une tendance théorique empruntant aussi bien à Gramsci qu'aux français Althusser, Barthes, Metz, Kristeva, à l'École de Chicago (pour son approche des sous-cultures), à l'École de Francfort (Benjamin, mais encore Bakhtine, Lukács, Goldmann) et à divers discours sur le pouvoirs (comme ceux de Bourdieu et de Foucault). Ces *cultural studies* fraîchement institutionnalisées ne se développent d'abord que dans des lieux d'enseignement et de recherche relativement marginaux (*polytechnics*, banlieues, édition de gauche et féministes), avant de pénétrer de grands collèges comme Oxford, au prix parfois de quelques transformations. Le développement qui s'en est suivi aux États-Unis, capital, puis dans le reste de l'Europe et dans le monde entier, s'est fait en partie grâce à la langue anglaise, parlée et écrite aussi bien par de grands historiens originaires de l'ancien Empire britannique (en particulier d'Inde) ; le continent asiatique est aujourd'hui parfaitement pénétré par ce courant, et contribue à ses productions.

³ Voir pour l'historique des *cultural studies* le petit ouvrage très bien fait par Mattelart Armand et Erik Neveu : *Introduction aux Cultural Studies*, Paris : La Découverte, repères, 2003.

⁴ Frederic Jameson se réfère en plusieurs endroits à des études de R. Williams dans *Postmodernism, or The Cultural Logic of Late Capitalism* (*New Left Review* 1984, sous forme d'article), Duke University Press, 1991.

Cette extension géographique depuis les années 1980 a en particulier coïncidé avec une inspiration croissante puisée dans des sciences humaines telles que l'ethnologie et l'anthropologie. Des outils utilisés d'abord pour des cultures « premières » ont été reportés et adaptés à des sociétés « complexes », dans lesquelles les chercheurs écrivaient. Cette réflexivité est tout aussi intéressante que délicate, et met en question les notions d'identité et d'altérité, sur lesquelles Marc Augé a aussi récemment travaillé, y adjoignant la notion de pluralité⁵ et critiquant aussi bien l'attitude désenchantée devant l'accélération contemporaine de l'histoire que le relativisme qui se contente d'enregistrer la diversité ethno-culturelle sans la commenter. Ces débats sont récurrents, et nous y reviendrons. L'évolution des *cultural studies* dans les deux dernières décennies du XX^e siècle a aussi été marquée par un rapprochement avec une toute autre discipline, n'émanant pas des sciences humaines, comme ses complices ou concurrentes habituelles : il s'agit de la sphère de la communication, où s'est retourné le caractère subversif et contestataire des premiers travaux des *cultural studies* (et des *gender* et *postcolonial studies*, comme on le verra plus loin) : étudier la culture comme un marché libéral, revaloriser le sujet amateur des médias les plus divertissants a mené ce courant à se dégager de son idéologie générale première — mais on pourra aussi noter le développement d'une anthropologie de l'entreprise.

L'histoire trop rapide des *cultural studies* montre ainsi un souci originel de penser les pratiques sociales de la culture, et de toujours redéfinir celle-ci. Ce qui s'est accompagné d'un brassage disciplinaire croissant. Nous relèverons rapidement quelques-unes de ces branches parfois considérées comme autonomes, parfois incluses dans les *cultural studies*, avant de développer d'un point de vue plus théorique la question de la transdisciplinarité, et en gardant en perspective ce qui résonnerait avec les études littéraires.

Cultural theory, popular, gender, queer, critical race, postcolonial, media, visual arts, material cultural, green, disability studies . . . : les sous-genres abondent dans les *cultural studies*, différemment traduits ou différemment représentés selon les pays qui les hébergent. Nous insisterons seulement sur deux d'entre eux, au développement particulièrement productif, et illustrées par de grandes œuvres, à titre d'exemples : les *postcolonial* et les *gender studies*.

⁵ Voir Marc Augé : *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Gallimard, 1997.

Dans les années 1960 et 1970, l'École de Birmingham, privilégiant l'étude des pratiques culturelles des ouvriers, a encore largement ignoré la question des femmes et des minorités ethniques⁶, leurs rapports à la culture, et leur place au sein de celle-ci. Ce n'est qu'à partir des années 1980 que Stuart Hall, lui-même d'origine jamaïcaine, engage une déconstruction assez générale des positions adoptées par ces nouveaux sociologues : « tout ce qui nous paraît évident à tout moment est une cristallisation des pouvoirs de force qui ont toujours un sens culturel. » Angela McRobbie, en 1997⁷, insistait encore sur la nécessité du réengagement des tenants des *cultural studies* dans l'action politique qui devrait accompagner une toujours plus grande attention portée aux résultats des *gender* ou *feminine studies*, mais aussi sur les implications de l'anti-essentialisme. Ne pas considérer l'Homme, ni la Femme, mais, en contextualisant, comme la sociologie de terrain y invite, prendre en compte des individus variés (inscrits le plus souvent dans une relative actualité), des espaces, des milieux sociaux, des sexes, des ethnies. De grands noms comme Butler ou Spivak ont travaillé ces questions, jusqu'à ce que le transgenre bouscule encore davantage un essentialisme soupçonné de scléroser la pensée⁸.

Les études féminines, en littérature, ont produit des résultats appréciables, pour des résultats monographiques (que l'on songe, par exemple, aux travaux de Naomi Schor sur Zola) ou dans un esprit plus comparatiste, qu'il s'agirait d'élargir toujours plus, en intégrant d'autres disciplines, précisément⁹. L'intérêt porté au genre (sexuel) ne conduit pas seulement à des études à tendance thématique (la place de femme chez tel auteur), mais encore à une réflexion sur le point de vue, sur les choix narratifs, sur le genre littéraire et son histoire, sur la réception (le roman « sentimental » réservé à un public féminin déconsidéré par exemple). Il semble clair, toutefois, que pareils travaux ont été engagés avant que les *cultural studies* ne les élaborent

⁶ Voir *Cultural Studies : genèse, objets, traductions*, actes du colloque organisé par la BPI le 20 mars 2009, Paris : ed. de la Bibliothèque Publique d'Information, 2010. (<http://tinyurl.com/pd3byjo>)

⁷ Angela McRobbie : « De l'empirisme des études féministes aux théories déconstructivistes du genre » in Macé Eric et Eric Maigret : *Cultural Studies : anthologie*, Paris : Armand Colin, 2008 : 321-335.

⁸ Spivak Gayatri Chakravorty : *En d'autres mondes, en d'autres mots — essai de politique culturelle*, son recueil d'articles tenu pour « le plus classique » (*In Other Worlds — essays in Cultural Politics* (1986), Routledge 2006), Paris : Payot, 2009.

⁹ Voir ainsi la nouvelle littérature comparée, la *world literature*, que Spivak appelle de ses vœux dans l'ouvrage au titre provocant : *Death of a discipline*, Columbia University Press, 2003.

à leur façon, ou ne leur fassent gagner de la reconnaissance—les mouvements féministes et certaines approches par l'histoire des mœurs y avaient contribué.

De même, après les réflexions sur le colonialisme, et sous le coup de la mondialisation et de l'émergence de pays et d'ethnies demeurées jusque-là très discrets dans la « République mondiale des lettres », pour reprendre le titre de Pascale Casanova¹⁰, les *postcolonial studies* se sont épanouies pour proposer de « nouvelles » approches en littérature. Les manuels de Jean-Marc Moura¹¹ permettent d'en retracer quelques étapes, mais il est bon de remonter à de grands travaux pionniers comme ceux d'Edward Saïd sur l'orientalisme¹², dès les années 1970 : malgré des polémiques engagées par certains tenants des *cultural studies* comme James Clifford¹³, Saïd a proposé une vraie nouvelle façon de penser l'altérité et ses reconstructions, sociales, artistiques et littéraires, selon des paradigmes qui dépassent le thème de l'Orient. Les rapports entre nationalismes et littérature permettent eux aussi des études littéraires qui dépassent et le thématique, et le formalisme—ou savent croiser les deux approches¹⁴. Reste encore à estimer la nouveauté que l'appellation « *cultural studies* » implique dans ces problématiques¹⁵, mais il est sans doute plus sage ne pas s'obstiner à coller une « étiquette *cultural studies* », et d'apprécier le contenu d'essais qui citent des sources volontiers antérieures aux années 1970. C'est une idée fondamentale et de bon sens que nous voudrions défendre dans cet article, sans négliger les productions les plus récentes, y compris les sous-genres des *cultural studies*, qui ont besoin parfois de cette identification institutionnelle : tant qu'elle n'est pas exclusive d'autres pensées (ce serait contradictoire, contre-productif et, en un mot, obscurantiste), cette dynamique mérite notre intérêt aujourd'hui.

¹⁰ Pascale Casanova : *La République mondiale des lettres*, Paris : Seuil, 1999.

¹¹ Par exemple Jean-Marc Moura : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : Presses Universitaires de France, 2007.

¹² Edward Saïd : *Orientalism*, Vintage Books, 1979. On relira aussi, plus historique, et avec une approche psychiatrique et politique, Franz Fanon : *Les Damnés de la terre* (1961), rééd. Paris : La Découverte, 2002.

¹³ Clifford qui a par ailleurs codirigé le collectif *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography*, James Clifford et George E. Marcus ed., Paperback (1986), 2011.

¹⁴ Voir par exemple Terry Eagleton, Jameson Fredric, Saïd Edward : *Nationalisme, colonialisme et littérature*, Lille : Presses universitaires de Lille, « études irlandaises », 1994 (trad. de textes de 1988 ; introduction par Seamus Deane de 1990).

¹⁵ C'est par exemple discuté par Jean-François Bayart dans « Les études postcoloniales, une invention politique de la tradition ? » in *Sociétés politiques comparées, revue européenne d'analyse des sociétés politiques*, avril 2009 (<http://www.fasopo.org/reasopo/n14/article.pdf>).

Dans la lignée des *postcolonial studies*, on a pu critiquer certaines tendances à la valorisation outrancière du communautarisme par certains chercheurs actuels : le « deaf power » aux États-unis, par exemple, attaquant la dictature du langage parlé, commet sans doute des excès. Une question posée à Éric Macé, lors du débat organisé à la BPI déjà cité, est révélatrice de pareils enjeux¹⁶ : quand on l'interroge sur ce que les *disability/handicap studies* apportent de neuf au travail du sociologue Erving Goffman dans *Stigmates*, il explique que, de manière générale, les X-studies replacent leur objet à la lumière des rapports conflictuels de pouvoir dans la culture et soulèvent le problème de la norme. En l'occurrence, les *disability/handicap studies* examineront s'il y a des handicapés ou des situations handicapantes — et des handicapés eux-mêmes seraient invités à s'exprimer sur le sujet (Goffman n'était pas handicapé), pour former des groupes de réflexion pluridisciplinaires, et éventuellement chercher une expression politique. La nouvelle orientation méthodologique est donc susceptible d'avancer de nouvelles propositions, dans une visée pragmatique et politique qui déborde l'étude théorique... et qui peut bien sûr interroger sa pertinence dans le champ des études littéraires — si les *cultural studies* entendent intégrer la littérature parmi leurs objets.

La question de la transdisciplinarité des *cultural studies* est en tout cas au cœur de leur vocation : elle fait leur richesse et permet aussi d'évaluer leur généalogie — ce dont les études littéraires peuvent aussi bénéficier, car elles ont connu les mêmes ouvertures et partagé certains risques.

2. Transdiscipline

Les emprunts faits à l'histoire, voire aux histoires, par les *cultural studies* sont évidemment nombreux. Histoire des mentalités, École des Annales... des chercheurs français comme Maurice Agulhon, Michel de Certeau, Alain Corbin, Emmanuel Leroy-Ladurie ont permis d'élargir le champ du « culturel », d'un point de vue historique, depuis plusieurs décennies et l'historiographie n'a évidemment pas attendu l'épanouissement des *cultural studies* pour privilégier les questions socio-politiques et le long terme sur l'événementiel. Sébastien Hubier, promouvant l'utilisation des *cultural studies* dans le cadre des études littéraires, rappelle l'intérêt des travaux d'Arlette Farge, de Jean-Pierre

¹⁶ *Cultural Studies : genèse, objets, traductions*, actes du colloque organisé par la BPI le 20 mars 2009, Paris : ed. de la Bibliothèque Publique d'Information, Paris, 2010 : 30.

Rioux, de Jean-Louis Flandrin, de François Sirinelli ou de Michel Pastoureau pour interroger la forme des représentations et des croyances dans les sociétés et donc dans les œuvres littéraires¹⁷ : mais la plupart des enseignants en littérature connaissent ces travaux et les exploitent en tant qu'histoire culturelle, sans afficher une obédience «*cultural studies*.» Les réflexions sur le temps, la temporalité, les périodisations dans l'histoire culturelle et dans la littérature considérée comme autre chose que comme une production parmi d'autres, ont été menées sans toujours être revendiquées «*cultural studies*», mais dans un esprit cultivé par celles-ci¹⁸ : c'est l'héritage de l'histoire des représentations, croisant donc des questionnements artistiques variés (représentation de la féminité par Mario Praz par exemple, voire imagologie dans le fil de Daniel-Henri Pageaux. . .)

La sociologie est évidemment une autre mère nourricière des *cultural studies* : cultures de masse étudiées en France par Edgar Morin, Christian Metz, Roland Barthes, Pierre Bourdieu (utilisé assez tard en Grande-Bretagne), tradition de la sociologie culturelle allemande (*Kulturphilosophie*, *Kulturwissenschaft*, *Kulturkritik*, depuis Weber, Simmel, Cassirer, Habermas jusqu'à, aujourd'hui, la recherche de Jan et Aleida Assmann sur la mémoire culturelle¹⁹, par exemple. La liste est quasiment infinie, et pas toujours divisible entre sociologues, historiens, politistes, et «*cultural studies*», mais ces travaux proposent des ouvertures aux littéraires, non seulement par le biais thématique, mais aussi par le biais formel, comme nous l'avions précisé à propos des *gen-*

¹⁷ Voir en particulier l'avant-propos : «Faut-il avoir peur des «études culturelles»?» dans Antonio Dominguez Leiva, Souiller Didier, Hubier Sébastien et Chardin Philippe (dir) : *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme*, Volumes I & II (XXXV^e congrès de la SFLGC), Editions du Murmure, 2010.

¹⁸ On peut se reporter par exemple à ce qu'en dit Pascale Casanova, soucieuse aussi de préserver la singularité des œuvres : «écrire l'histoire de la littérature est un geste paradoxal qui consiste à l'insérer dans le temps historique et à montrer comment peu à peu elle s'en arrache, constituant en retour sa propre temporalité, inaperçue jusqu'à aujourd'hui. Il y a bien une distorsion temporelle entre le monde et la littérature, mais c'est le temps (littéraire) qui permet à la littérature de se libérer du temps (politique) [...] il faut à la fois renouer le lien historique originel entre la littérature et le monde — et on a montré qu'il était d'abord d'ordre politique et national — pour montrer comment, par un lent processus d'autonomisation, la littérature échappe ensuite aux lois historiques ordinaires [...] Ce qu'on a nommé ici la genèse de l'espace littéraire est le processus par lequel s'invente lentement, difficilement, douloureusement, dans les luttes et les rivalités incessantes, la liberté littéraire, contre toutes les limites extrinsèques (politiques, nationales, linguistiques, commerciales, diplomatiques) qui lui étaient imposées» (*op.cit.* : 74).

¹⁹ Voir Ansgar Nünning (dir) : *Metzler Lexikon Literatur- und Kulturtheorie*, Stuttgart : J.B. Metzler'sche Verlagsbuchhandlung, 2008.

der studies : on sait par exemple que certains « genres » et certains courants littéraires seraient plus propices que d'autres à des questionnements sociaux (ainsi du naturalisme, du roman policier, du roman de voyage...) La grande question du réalisme, depuis l'anti-honneur picaresque jusqu'à la fiction documentaire ou à la non-fiction peut aussi être éclairée par des jours nouveaux depuis ces approches sociologiques. Qu'apportent les *cultural studies* à la notion de quotidienneté travaillée par Henri Lefebvre, Michel de Certeau, Marc Augé, Michel Maffesoli ou Charles Taylor ?

Selon Natacha Gagné et Stéphane Vibert, envisageant les problématiques structuralistes, les *cultural studies* auraient en tout cas ébranlé à leur manière la sociologie comme l'anthropologie et l'ethnologie, en engageant des reconsidérations du rapport entre universalisme et relativisme.

« Parce qu'elles se voulaient attentives à la diversité du monde, les sciences sociales se sont retrouvées dans une situation paradoxale quant à leurs présupposés épistémologiques. En effet, héritières des postulats rationnels et universels placés au fondement du projet de connaissance objective des modernes, ainsi que des idéaux émancipateurs (l'autonomie individuelle et collective) qui devaient en promouvoir le constant progrès, l'anthropologie et la sociologie furent conduites non seulement à en critiquer les dérives ethnocentristes et les instrumentalisations illégitimes (colonialiste, bureaucratique, assimilationniste), mais surtout à douter de la nature même de cet humanisme à vocation universaliste, accusé d'entériner sous ses vocables à majuscules (l'Individu, l'État, la Nation, la Raison, etc.), l'uniformisation du monde et ses conséquences. Aussi n'est-il guère surprenant, compte-tenu de ces critiques, que depuis une trentaine d'années, le concept polysémique de « culture » ait permis une prise en considération des modes d'appartenance collective propres aux « minorités », ces dernières reposant sur des catégorisations ethniques, raciales, religieuses, sexuelles ou autres. La reconnaissance croissante par les sciences sociales des catégories et revendications issues directement des acteurs sociaux eux-mêmes pose alors la question de leur compatibilité avec les autres univers sociétaux, ainsi que des fondements « scientifiques » censés objectiver ces savoirs situés. [...] Alors que nous venons de célébrer, en novembre 2008, le centième anniversaire de Claude Lévi-Strauss dont l'œuvre tout entière s'inscrit au cœur de cette tension entre relativisme et universalisme, celle-ci semble aujourd'hui se jouer sur un terrain renouvelé, à la fois épistémologique et politique. Chez Lévi-Strauss, la tension se résout en partie dans le projet qu'il propose pour l'anthropologie, soit la compréhension des formes universelles de l'esprit humain — un universalisme cognitif — tout en s'intéressant à la diversité de l'humanité par l'énonciation d'un relativisme culturel attentif aux savoirs concrets de la « pensée sauvage ». Selon Lévi-Strauss, le relativisme culturel est un prin-

cipe méthodologique fondamental pour l'ethnographie—le mode du regard éloigné?, mais il est aussi un principe philosophique et politique²⁰.»

Dans la perspective des études littéraires, et pour approfondir les emprunts faisables à l'anthropologie, on peut renvoyer à la thèse de Vincent Debaene²¹, qui analyse plus précisément les rapports entre l'ethnologie émergente en France et la littérature, pour penser la représentation de l'altérité (question promue par les *postcolonial studies* à leur façon) : contre une rhétorique littéraire estimée figée, comment écrire l'autre, l'autre en soi, comment s'écrire aussi, quels sont les apports du surréalisme, du Collège de sociologie de Bataille et Caillois au sein même de la forme littéraire—surréalisme qui en court par ailleurs les critiques de chercheuses issues des *gender studies*, pour son machisme et sa violence²²? Cette approche de la littérature par le biais des sciences humaines²³ s'inscrit en partie dans l'optique des *cultural studies*, mais elle cible plus la littérature comme objet propre, en analysant ses fondements, ses motivations, qu'elle ne lit la société au prisme de la littérature et des pratiques culturelles qui l'entourent.

La mention rapide du structuralisme rappelle que la sémiotique et la linguistique ont aussi ouvert des voies aux *cultural studies* depuis plusieurs décennies : Iouri Lotman, Mikhaïl Bakhtine (dont Stuart Hall le premier re-travaille la notion de dialogisme avec des éclairages plus politiques), et bien d'autres sémiologues puis narratologues, voire des stylisticiens, ont proposé de grandes grilles d'interprétation des récits littéraires, filmiques, vidéographiques, ainsi que des analyses de l'image, étudiant les registres de langue, leurs effets, leurs implications dans la réception des « produits » culturels. Que signifie, par exemple, le classement d'un ouvrage dans une littérature

²⁰ Introduction à « Universalisme/relativisme : une tension indépassable? », *Monde Commun*, 1, 2009 : 3–4, revue du CIRCEM (Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités, Université d'Ottawa) — en ligne sur <http://www.mondecommun.com>. On y trouve des réflexions sur l'œuvre de Charles Taylor, mais aussi, par exemple, sur une minorité active comme celle des sourds, évoquée plus haut.

²¹ Vincent Debaene : *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris : Gallimard, 2010, collection « Bibliothèque des Sciences humaines ».

²² Voir la bibliographie et l'ouvrage de Susan Suleiman : *Subversive Intent : Gender, Politics, and the Avant-Garde*, Cambridge, MA : Harvard University Press, 1990. On sait par ailleurs la méfiance de Jean Clair à l'égard de certaines productions surréalistes et contemporaines, quant à la dimension éthique des esthétiques liées à l'inconscient et à la performance.

²³ Voir à ce sujet Françoise Lavocat et Duprat Anne (dir) : *Fiction et cultures*, Paris : SFLGC, collection « Poétiques comparatistes », 2010 ; *Littérature et anthropologie*, Paris : SFLGC, collection Poétiques comparatistes, 2006.

«francophone» plutôt que «française»? Les études en linguistique performative (on pense aussi bien à John Austin, à J. R. Searle, qu'à Paul Zumthor) ont mis en avant l'importance du contexte dans la réalisation de discours pour en évaluer les effets. Sociologie et histoire de la littérature, du livre et de l'édition, dans les relations de pouvoir qu'elles peuvent mettre au jour (Robert Escarpit, Roger Chartier, jusqu'à Stanley Fish²⁴ ou, à sa manière, Yves Citton, pour ne citer, là encore, que quelques noms) ont participé activement à des enjeux «*cultural studies*».

Les diverses approches de la littérature qu'a multipliées la deuxième moitié du XX^e siècle se sont élaborées en partie dans cet esprit, avant sa théorisation partielle ou partielle. La sociologie de la littérature travaille l'engagement littéraire et ses effets, les études de réception dans les lignées de Hans Robert Jauss et de Wolfgang Iser les ont élargies (ou dépolitisées). Une étude comme celle de Judith Lyon-Caen récemment consacrée aux lecteurs du temps de Balzac interroge plus explicitement l'effet sur l'individu de certaines littératures, sans refuser la question sociologique, mais en problématisant leur articulation, comme le signale Alain Corbin dans la préface²⁵.

Les approches politiques du fait littéraire n'ont jamais manqué, et il faut au moins rendre hommage, ici, aux grandes théories marxistes dans la lignée des travaux de György Lukács. La notion de «paralittérature» (reconsidérer les genres méprisés, ou prendre en compte, dans l'institution de la recherche, des formes jamais abordées : roman policier, roman sentimental, science-fiction, bandes dessinées, aujourd'hui jeux vidéos...) n'a pas été inventée par les tenants des *cultural studies*, mais, certes, d'une façon contemporaine, peut-être d'un *Zeitgeist* révélateur d'un désir, né dans les années 1960, de renouer les liens entre littérature et société (en même temps que le post-

²⁴ Stanley Fish : *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, trad. de l'anglais (américain) par Étienne Dobenesque, préface d'Yves Citton, postface inédite de Stanley Fish, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. «Penser/croiser», 2007.

²⁵ Alain Corbin : (à propos du choix de lettres à Balzac et à Sue) J. Lyon-Caen «fournit une série de cas, qui s'inscrivent en regard des cas médicaux et des cas de conscience—je songe ici aux correspondances envoyées au curé d'Ars—lesquels, formant collection de singularités, nous aident à comprendre les individus de ce temps. À ce propos, elle écarte avec raison l'éventuel reproche de non-représentativité de son corpus. Quand il s'agit de repérer et d'analyser l'émotion, de faire l'histoire du perceptible et de l'éprouvable en un temps donné, l'histoire de la singularité constitue la seule voie possible. Il n'est pas d'autre moyen d'accéder aux désirs, aux joies, aux frustrations intimes de l'individu. J. Lyon-Caen sait, en ce domaine, produire de la clarté, alors qu'elle se trouve confrontée à de l'hétéroclite. À l'aide de simples traces, elle réussit à discerner des effets de lecture» (préface à l'ouvrage de Judith Lyon-Caen : *La Lecture et la Vie. Les usages du roman au temps de Balzac*. Paris : Tallandier, 2006).

moderne nivelait les discours, avec des effets très variables²⁶). Des branches critiques prolongent aujourd'hui cette expansion de l'esprit *cultural studies*, comme la géocritique : Kenneth White en a posé les aspects philosophico-poétiques, en y articulant des conflits socio-historiques²⁷, la tradition allemande l'a prolongée, et plus récemment, en France, Bertrand Westphal, cité dans d'autres articles de ce volume. On est là dans une ouverture généraliste et comparatiste de la littérature, qui a évidemment évolué depuis l'universalisme utopique des Lumières ou les particularismes culturels romantiques, et qui intègre l'histoire des mentalités, des sciences, et des autres arts ; une littérature générale et comparée qui, comme les *cultural studies*, a aussi été portée par le souffle de la *French theory* et des discours apparentés, jusqu'à accaparer parfois ce versant théorique, comme certains spécialistes de littérature française peuvent parfois le lui reprocher. Ces emprunts épistémologiques ont sans doute, dans le cas des études littéraires plus ou moins comparatistes comme dans celui des *cultural studies*, été favorisés par l'exigence et la gageure séduisante et impossible de la transdisciplinarité et de la mondialisation.

La pluridisciplinarité constitue précisément un acte d'accusation lancé contre les *cultural studies*. Emprunter à plusieurs disciplines risque de conduire à des lacunes : on a reproché aux travaux menés dans les années 1970 d'ignorer les acquis d'une histoire du temps long, en se cantonnant à une modernité insuffisamment mise en perspective. Neveu et Mattelart constatent aussi un manque de profondeur dans le maniement de certaines théo-

²⁶ Voir Fredric Jameson, *op.cit.*

²⁷ Kenneth White : « C'est bon pour l'Europe, écrit Raymond Schwab (*Le Temps de l'Asie*), de caresser une littérature de frontières stables ; alors elle peut bâtir sur le principe causal, elle peut s'en remettre au génie de la combinaison ! Elle a depuis longtemps oublié le piétinement des errants, elle n'a jamais défini le sédentaire comme un détenteur d'oasis cernées par le rien et le tourbillon, le mortel comme un transhumant entre des vallons fermés ; cela est Asie. » Parler à l'heure actuelle, d'une asiatization de l'Europe, serait grossièrement exagérer, sauf chez certains individus, certains groupes qui, mal à l'aise, et pour cause, dans leur civilisation, cherchent dans l'« exotique », non pas des voies d'inspiration, mais des modèles à imiter. Mais qu'une transformation allant dans le sens indiqué par Schwab soit en train de s'opérer, marginalement et en profondeur, dans la culture occidentale, semble assez évident. Certes, Schwab parle de la littérature, mais c'est dans la littérature, dans ce qu'elle a d'explorateur, que l'on peut le mieux déceler les signes avant-coureurs de telles transformations : la littérature comme cartographie, comme sismographie, comme cheminement intuitif, sensitif... » in *L'Esprit nomade* (Grasset, 1987), Paris : Le Livre de Poche, 2008, 70-71. Ce court extrait nous paraît compléter de manière stimulante, par ses considérations sur l'espace en littérature, ce que Pascale Casanova propose sur le temps également — mais on peut trouver bien d'autres références dans ce sens qui, encore une fois, intègre plus des données du monde et de la société pour éclairer la littérature que le cheminement inverse, privilégié par les *cultural studies*.

ries, et donnent des exemples, en signalant que certaines études produites par des sociologues, des politistes ou des géographes à l'esprit ouvert seraient tout aussi sinon plus productives que certaines études dites de *cultural studies*—et nos références vont en ce sens, sans toutefois prétendre à une hiérarchie. En ce qui concerne la littérature, on pourra toutefois, à titre d'exemple un peu accusatoire, relever l'analyse trop rapide que fait David Morley de la préférence des ouvriers anglais pour le policier façon Chandler contre la tendance Agatha Christie²⁸ : expliquer ceci par une plus grande familiarité entre l'univers urbain représenté par l'auteur américain et le lectorat repose peut-être sur une analyse pertinente de la sociologie de celui-ci, mais implique un peu vite que la vraisemblance littéraire suscite de façon privilégiée le plaisir (quid alors des veines populaires du fantastique, du sentimental le plus invraisemblable, sans parler du succès des faits divers tragiques ou irrationnels?). Il reste que ce reproche de superficialité facile à alléguer contre des approches pluridisciplinaires peut se retourner en éloge de l'ouverture d'esprit : une étude bien renseignée, issue de collaborations éventuelles et qui ne se prétend ni unique ni totalisante (ni «antidiscipline»²⁹) est sans doute toujours digne d'intérêt, ne serait-ce que pour opérer un retour méthodologique sur le discours ou la discipline d'où l'on part.

La littérature générale et comparée s'est elle-même interrogée sur ses méthodes, confrontées à l'élargissement des corpus. Tiphaine Samoyault, à propos d'une recension des *Lieux de la culture* de Bhabha, rappelle ainsi l'ambivalence, autour des années 2000, entre, d'un côté, la perte par la discipline de ses centres stables, de ses repères et, de l'autre, l'euphorie que provoquent ces ouvertures : le premier rapport de l'American Comparative Literature Association, intitulé *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism* (1995), puis le second rapport (congrès de 2004), intitulé *Comparative Literature in an Age of Globalization*, posent la question de ce que pourrait être un comparatisme postcolonial, postcanonique, non exclusivement culturel—et on a de nouveau des ambiguïtés avec, d'un côté, l'impression de fragilité de la littérature générale et comparée et, de l'autre, non seulement une vraie assise institutionnelle, mais aussi, peut-être, un retournement axiologique qui ferait du caractère flottant du comparatisme le lieu de transfert, la plaque tournante des sciences humaines, au titre de méta- ou d'anti-discipline³⁰.

²⁸ Voir *Cultural Studies : genèse, objets, traductions, op.cit.* : 24–25.

²⁹ Voir <http://www.fabula.org/lht/8>, le numéro de la revue en ligne LHT consacré au «partage des disciplines».

³⁰ Tiphaine Samoyault : «Traduire pour ne pas comparer», *Acta Fabula*, Dossier critique : «Autour de l'œuvre d'Homi K. Bhabha», URL : <http://www.fabula.org/revue/docu->

La pluridisciplinarité, délicate, fournit en tout cas des idées, des procédés d'analyse, une terminologie susceptible de féconder des champs extérieurs à leur origine—et deviendrait ainsi transdisciplinarité. La notion de décentrement, travaillée par des penseurs souvent assimilés aux *cultural studies* comme Bhabha³¹ ou Spivak paraît intéressante en études littéraires : d'où s'expriment le personnage, l'auteur, le critique ? Plus forte que le point de vue narratologique, plus en prise avec un réel mondain sans être séparable de questionnements formalistes qui semblent indispensables en analyse littéraire, elle remotive la question de la (dé)contextualisation à plusieurs niveaux, en impliquant une réflexion sur l'identité des sujets en question. Les études de traductologie ont évidemment intérêt à s'ouvrir à ces propositions. La notion de visibilité, qui prend en compte la couleur de la peau ou le sexe qu'on ne voit pas, qu'on estime neutres, parce qu'en général dominants et aliénants, est également raffinée par les *cultural studies* et peut-être exportable en littérature. Le questionnement de l'identité et de l'altérité³² reste un travail conséquent opéré par quelques grands penseurs des *cultural studies*, qui approfondissent la tension entre essentialisme et constructivisme, tension qui implique nécessairement des visions politiques et sociales, mais qui rejaillit aussi sur des gestes singuliers et révélateurs (des fondateurs du « courant » comme Williams et Gallois ont d'ailleurs interrogé leur propre vie, de manière autobiographique). Elle trouve aussi des échos dans l'histoire littéraire, où le sujet humain passe des représentations allégoriques et symboliques à des vraisemblances réalistes elles aussi codées, que les modernismes ont pu fragmenter, et que l'époque contemporaine reconstruit avec la souplesse du transindividuel³³ et de mutations plus ou moins imaginaires et militantes. Les théories marxistes ont pu être intégrées dans l'art engagé, mais c'est aujourd'hui un courant néo-libéral vigoureux qui dit la construc-

ment5450.php (article d'abord publié dans la *Revue internationale des livres et des idées*, N°14, novembre/décembre 2009). Voir aussi Françoise Lavocat : « Le comparatisme comme herméneutique de la défamiliarisation », en ligne sur voxpoetica le 5 avril 2012 (<http://www.voxpoetica.org/t/articles/lavocat2012.html>).

³¹ Voir les articles de Homi K. Bhabha réunis dans *Les Lieux de la culture. Une théorie post-coloniale* (*The Location of culture*, Routledge, 1994), Paris : Payot, 2007. La notion d'hybridité travaillée par ce penseur féru d'histoire, de philosophie et de psychanalyse, est également puissante.

³² Voir encore, à ce sujet, Yves Clavaron : « La question de l'altérité au filtre des théories postcoloniales (Saïd, Spivak, Bhabha) », *Acta Fabula*, Dossier critique : « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha », *op.cit.*

³³ Voir Murielle Combes : *Simondon — individu et collectivité — Pour une philosophie du trans-individuel*, Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

tion du sujet par et dans le récit (le *storytelling* empruntant aux théories de Paul Ricœur). Si certaines *world literatures* thématisent en ce sens le statut de l'individu contemporain, les *cultural studies* l'ont particulièrement rendu sensible, et les études littéraires peuvent en tirer profit.

Il reste cependant difficile de juger a priori si, théorisée par leurs représentants, la question de l'identité visible permet systématiquement de mieux saisir les enjeux et les antécédents d'une œuvre comme celle de Ralph Ellison, et si elle s'applique avec profit à une littérature qui ne traite pas le thème du racisme ou du sexisme : la production critique le dira ou l'infirmiera peut-être au cas par cas, mais il est évident que les enseignants de littérature peinent à juger légitimes les soupçons moralisateurs de racisme et de sexisme quant à l'*Othello* de Shakespeare. La question n'est pas tant, ici, celle de la (dé)contextualisation, que celle de la définition de l'objet d'étude : s'agit-il de saisir en quoi ce drame élisabéthain représente une œuvre singulière et commune—ou de le lire pour comprendre ce qu'il révèle de la mentalité de son temps et de jeux d'aliénation peut-être moins historiques et plus profondément humains ? Peut-on articuler ces deux questions et comment orienter une étude en se rappelant que la culture, par exemple la littérature, est produite par l'homme, s'adresse à des hommes, mais n'est pas un *produit* comme un média de communication ou une marchandise consommable et consommable ?

On voit par là que les *cultural studies* souffrent d'un flou dans la qualification de leur objectif—disons plus précisément que leur intégration par les études littéraires, ou l'intégration de ces dernières par les *cultural studies*, rend ces questions brûlantes. Le problème en soi, d'un point de vue pragmatique, ne nous semble pas menaçant : si les études littéraires craignent d'évaluer de nouvelles approches, quitte à les adapter, à s'adapter elles-mêmes, ou à défendre vigoureusement leurs positions, c'est qu'elles sont *de facto* en bien mauvaise posture. Cependant, le point de vue institutionnel peut davantage inquiéter, s'il suit une mode académique, pour des raisons idéologiques ou pour des raisons de mode moins avouables, et s'il entraîne le renoncement aux études littéraires dans leur tradition et leur renouvellement propre, au profit de *cultural studies* « englobantes », c'est-à-dire traitant toutes les productions humaines avec les mêmes outils d'analyse. Le cognitivisme a récemment tenté pareille mainmise sur les sciences humaines, avec des formes de réussite en médecine psychiatrique et en psychologie, à partir de sa position de « science dure », ce qui revient parfois à un matérialisme étonnant, trop rapidement légitimé par le recours à des technologies de pointe. Certains chercheurs en littérature redoutent pareil effet obscurantiste de la part des

cultural studies, en mettant par exemple l'accent sur leur propension à nier les valeurs entre «textes» (mais ce débat lui-même est ancien) et à plus pratiquer l'ouverture géographique (à la lumière des *postcolonial studies*) que l'ouverture historique en se cantonnant à une modernité bornée et en ignorant la philologie³⁴.

3. Défaut de paradigme ?

L'historique partiel des *cultural studies* et l'évocation des enjeux des nombreuses disciplines qui les abreuvent viennent déjà de faire entendre ce défaut de paradigme des *cultural studies*. Quel est l'objet d'études articulable entre *cultural studies* et études littéraires ? Quid des velléités pragmatiques de celles-ci et de la tentation de l'abstraction dont elles témoignent aussi ?

Malgré la possibilité, pour les *cultural studies*, de retourner à leur profit une pluridisciplinarité risquée, si manquant le saut épistémologique vers la transdisciplinarité, elles souffrent en effet d'un grand écart dans la définition de leur objet, entre la visée de l'anecdotique singulier (parfois menacé d'insignifiance), et la dimension mondiale, voire abstraite de leurs discours. Certains de leurs représentants privilégient l'étude d'objets banals, ordinaires et, par défaut de théorie, peuvent produire un traditionalisme simplificateur, quand ils ne sont pas récupérables par les populismes ; ces résultats ne peuvent toutefois suffire à discréditer un élan. Le singulier a été étudié avec brio par certains historiens, penseurs érudits par ailleurs (on pense à la *microstoria*, à Carlo Ginzburg par exemple) : les *cultural studies* peuvent sans doute faire de nouvelles propositions dans cet esprit. Il s'agit de définir des objets et des notions—en l'occurrence, le particulier n'est pas le singulier, ni l'unicité.

La question de la singularité de l'objet se pose en tout cas de manière privilégiée en littérature, ce que la linguistique a parfois négligé, en ne considérant plus que des «textes» ou des «discours», non sans un arrière-goût idéologique douteux. Comment les *cultural studies* peuvent-elles donc saisir l'objet littéraire ? Par le biais de thématiques ou de conventions de représentation privilégiées : la prose réaliste s'y prête souvent volontiers³⁵ ; par le biais

³⁴ Voir par exemple Philippe Chardin : «Faut-il avoir peur des «études culturelles»?», in : *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme, op.cit.*

³⁵ Voir par exemple I. Durant-Leguern : «L'émeute populaire : représentation littéraires d'un stéréotype culturel (Hugo, Dickens)», in *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme, op.cit.*

des études de réception (en collaboration, donc, avec une approche critique déjà bien établie) ; en acceptant de poser la question d'une spécificité sociale de la littérature dans la culture (et non pas dans «le culturel», notion vague qui sert en général à intégrer toute production ou attitude humaine dans un même ensemble, et qui masque volontiers des intérêts purement médiatiques et économiques) ; en intégrant des questions de psychologie cognitive du lecteur, qui permettent de reconsidérer l'idée de fiction.

Cette dernière voie est par exemple représentée par Jean-Marie Schaeffer, à partir d'une approche d'abord psychologique. Selon lui, en effet, il convient d'étendre la notion de fiction au-delà de la littérature, et des questions infinies du corpus littéraire, de dépasser aussi les notions de références et de vérité liées à la *mimesis*, pour s'intéresser à la fiction comme pratique culturelle et psychologique diversifiée, comme compétence qui relève aussi de l'anthropologie.

Pour que la notion de fiction puisse être pleinement opératoire, on a intérêt à l'étudier non pas en elle-même mais en la mettant en relation avec d'autres notions. Cela nous permettra aussi d'échapper à la fausse impression que le but de nos travaux doit être l'élaboration d'une théorie de la fiction, voire d'une définition de la fiction. Je pense en réalité qu'un souci définitoire trop poussé est stérile : savoir s'il convient de définir la fiction comme «feintise ludique partagée», comme «make believe», comme «pretense» ou plutôt comme simulation imaginative

etc., est beaucoup moins important qu'arriver à identifier les éléments les plus importants qui caractérisent la compétence fictionnelle psychologique d'un côté, l'attitude pragmatique de la réception fictionnelle de l'autre, donc qu'on dispose d'un modèle analytique relativement fiable qui nous permette d'identifier avec une certitude raisonnable si un ensemble de conduites relèvent ou non de la mise en œuvre de cette compétence ou si un ensemble de discours ou d'œuvres peuvent ou ne peuvent pas être légitimement vus comme s'inscrivant dans ce cadre pragmatique³⁶. Jean-Marie Schaeffer en vient naturellement à envisager l'ouverture que proposent des *cultural* et *X-studies*, mais en mettant en garde contre les nouvelles raideurs (dogmes et

³⁶ Jean-Marie Schaeffer : *Petite écologie des études littéraires — pourquoi et comment étudier la littérature?*, Vincennes : Éditions Thierry Marchaisse, 2011 : 11. Il rappelle encore combien l'écriture est constitutive pour l'individu et combien l'école ne favorise pas assez cela, en faisant pratiquer «le commentaire composé et la dissertation (qui exigent qu'on mette entre parenthèses son individualité singulière pour accéder à une universalité (supposée)» (*op.cit.* : 27).

corpus) que celles-ci peuvent aussi bien entraîner : « Certains pensent que la tâche des études littéraires réside dans la construction d'une représentation sociale normée des faits littéraires » : erreur à analyser, pour proposer une construction différente du littéraire :

c'est l'option retenue par beaucoup d'orientations actuelles des études littéraires, notamment les études féministes, postcoloniales, les *cultural studies*, etc. Contrairement à une opinion encore dominante (du moins en France), je ne pense pas que ces orientations soient non pertinentes [...] mais la visée de ces nouveaux modes d'approche est bien normative, puisqu'il s'agit d'opposer un contre-canon (ou un canon plus « juste ») au canon dit « humaniste ». Il n'est donc pas non plus étonnant que leurs méthodes d'analyse restent fondamentalement les mêmes que celles de l'approche qu'elles rejettent, à savoir, en gros, une lecture critique combinant le *close reading* et l'interprétation symptomale, souvent dans ses variantes déconstructionnistes et foucaaldiennes.

en note : « la lecture ou l'interprétation symptomale interroge les textes du point de vue de ce qui s'y exprime (de conflictuel, voire d'incohérent) à l'insu de leurs auteurs³⁷. »

Plusieurs spécialistes de la littérature peuvent encore considérer que les *cultural studies* peinent surtout à prendre en compte la singularité formelle de celle-là : il s'agirait alors pour un dialogue efficace de renforcer les emprunts aux études littéraires déjà constituées pour tenter un résultat nouveau. Mais aussi de régler un équilibre souvent délicat également entre les velléités pragmatiques, issues de la tradition sociologique du terrain et la tentation de l'abstraction et des systèmes. Les enquêtes menées initialement autour de la sphère de Birmingham ont nourri une approche quantitative parfois problématique... en s'inscrivant dans une vaste question méthodologique que se posent aussi les études littéraires : celle de l'échelle de leur objet. Il y a l'individu (ouvrier, lecteur) et le groupe (une classe, une entreprise, un lectorat) ; il y a aussi « le littéraire », les romans, et l'œuvre, sa voix. Franc Schuerewegen³⁸ a pu ainsi mettre en balance le *distant reading* prôné par les études de Franco Moretti sur le roman et un *close reading* affrontant un « corps » de l'œuvre. Le rapport du lecteur à l'œuvre est évidemment aussi d'ordre (inter)personnel, (inter)subjectif : cela ne signifie pas revenir à une attitude romantique ou néo-esthétisante, mais enregistrer le jeu du désir et de l'intimité, projetés par l'écrivain puis réinvestis, ensuite, et selon maintes modalisations, dans un comportement éventuellement collectif.

³⁷ *Ibid.* : 37.

³⁸ Franc Schuerewegen : « Brèves remarques sur Franco Moretti », *Poétique* 169, 2012 : 85–96.

Les *cultural studies*, issues d'une longue tradition anglaise, privilégient d'abord l'empirisme et le pragmatisme sur la théorie mais, contre l'analyse du divers risquant de manquer son objet, la théorie peut faire défaut. Certains tenants des *cultural studies* en refusent parfois le principe : l'effort pour ne pas réduire la variété du réel, pour maintenir des effets de dissémination en envisageant leurs aspects positifs, au nom de l'évolution perpétuelle et de la diversité des sujets humains peut s'entendre. Mais cela ne doit pas non plus se faire au nom d'une méfiance antidogmatique qui se retournerait elle-même en dogme obscurantiste. Ni au profit d'un anti-essentialisme qui deviendrait relativisme culturel radical ou communautarisme intolérant. Reconnaissance du singulier ne signifie pas dissolution dans l'individuel et le particulier—ce serait du même coup se priver de penser la norme et le commun. Le langage et la langue sont des facteurs de communauté, et la littérature est représentation, ce qui suppose distanciation : ce jeu du commun et du singulier dans l'œuvre ne doit pas être oublié, serait-ce dans une approche soucieuse de sociologie et de mondialisation, bien au contraire. Aux chercheurs pluridisciplinaires, donc, de s'interroger, encore et toujours, sur des spécificités littéraires au sein de la production textuelle, mais d'accepter aussi, comme c'est le cas de plusieurs approches actuelles, que se pose la question d'un « usage » social de la littérature, qui ne relève pas d'une catégorie religieuse intouchable et hors-monde. Les étudiants en lettres se plaignent parfois que les outils critiques servent au plus à autopsier le cadavre à quoi ils réduisent l'œuvre : il s'agit bien sûr de trouver un équilibre entre des pensées abstraites ou des études de terrain, d'une part, et la singularité des textes, d'autre part, textes devant lesquels l'étudiant doit aussi pouvoir s'exprimer en son nom, ici et maintenant. Contre l'idée triste que la pensée savante freine la sensibilité, on peut rappeler que le soleil ne semble pas moins beau depuis qu'on sait que la terre tourne autour de lui. Dans tous les cas, refuser la théorie parce qu'elle ignorerait la singularité des objets, la subjectivité des sujets et les enjeux sociopolitiques contemporains relève de l'obscurantisme épistémologique, ennemi des véritables études, littéraires ou culturelles.

L'autre danger, dans la lignée de certains abus postmodernes des années 1970, réside dans la constitution d'un jargon sans pensée. On se rappelle l'affaire Sokal (physicien américain) envoyant un pastiche des *cultural studies*, bourré de tics prétentieux caricaturant un langage avant-gardiste, aux rédacteurs de la revue *Social Text*. Ceux-ci acceptent l'article et, presque simultanément, son auteur en explique l'imposture dans une autre revue en attaquant les vices et défauts des *cultural studies* ! Il y a eu évidemment des abus, mais

en l'occurrence, l'erreur semble imputable aux rédacteurs de la revue impliquée, et non à toutes les sciences sociales³⁹. À l'inverse de cette posture, on trouve aussi des théoriciens érudits, au sein des divers courants des *cultural studies*, maîtrisant l'historiographie, la pensée marxienne, la déconstruction, parfois la psychanalyse : comme toujours, la vraie nouveauté de la recherche s'effectue à partir de la maîtrise des résultats et outils déjà existants, par des esprits curieux et appliquant à leur méthode la considération de « l'autre ».

Un problème de périodisation est encore dénoncé à propos de plusieurs approches de type *cultural studies*, qui se cantonneraient trop dans la modernité, sans perspective temporelle suffisante, ou qui circuleraient sans distance critique entre périodes mal définies. Samuel Coavoux note ainsi un point méthodologique intéressant, qui renvoie aux « littéraires » le grand problème de la lecture et de la décontextualisation, déjà évoqué plus haut : Spivak « revendique, à propos des textes qu'elle évoque, le droit de ne pas excuser l'objectification de la femme au nom du statut de littérature classique, ou d'une esthétique prétendument universelle. Il faut lire les textes pour ce qu'ils signifient, au risque de reproduire à l'infini, dans le travail même de la critique littéraire, le *statu quo* qui est dénoncé⁴⁰. » Quelles sont les limites de la décontextualisation ? Dans quelle mesure dois-je connaître et prendre en compte l'univers culturel impliqué par une œuvre littéraire pour l'apprécier, l'étudier dans ses qualités esthétiques et sa signification sociale ? Dans quelle mesure la connaissance du Coran est-elle indispensable à une lecture « profonde » ou « juste » des romans de Kourouma ? Les parallèles entre Antiquité et Âge classique ne sont-ils autorisés qu'en vertu de la référence proclamée par les classiques eux-mêmes à cette Antiquité fantasmée ? Florence Dupont ose de grands écarts entre Homère et Dallas... mais avec le savoir de l'érudite ! Le maniement trop rapide des époques constitue un reproche parfois adressé à la littérature générale et comparée, qui produit par ailleurs une grande majorité d'études sur des textes modernes⁴¹. La question d'un dialogue entre *cultural studies* et études littéraires a donc aussi le mérite de réactualiser certains points méthodologiques propres aux études littéraires

³⁹ Dénonciation injuste développée dans l'ouvrage de Jean Bricmont et Sokal Alain : *Impositions intellectuelles*, Paris : Odile Jacob, 1997.

⁴⁰ Samuel Coavoux : « La littérature et le monde », nonfiction.fr, 6 mai 2010.

⁴¹ En contre-exemple encourageant, on citera l'article de la comparatiste Anne Duprat sur « l'orientalisme rétrospectif », où l'étude de textes s'inscrit dans la question des transferts culturels entre Ancien Régime et Orient, in *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme*, op.cit.

(comparatistes), et de proposer des avancées communes éventuelles dans leur résolution.

On signalera toutefois que la question de la décontextualisation dans les *cultural studies* a pour défaut principal — défaut lui aussi polémique, et donc intéressant — de mener à des jugements moralisateurs problématiques. Si des étudiants italiens protestent aujourd'hui contre l'analyse des poèmes du Tasse, dans la mesure où la *Jerusalem délivrée* ressortit à un racisme anti-arabe et antisémite insupportable, c'est que l'institution universitaire est confondue avec un tribunal obscurantiste, et donc en péril. Le poème s'étudie avec et hors des rapports aux idéologies, dans et hors de la sphère sociale, et les pensées qu'il met en forme sont de toutes les façons intéressantes à analyser : l'amour comme la haine éclairent l'histoire et la nature humaine (et donc ses «œuvres» comme ses «productions»).

Ces dernières remarques rappellent le poids de l'idéologie propre aux *cultural studies*, qui implique des réflexions sur leur institutionnalisation (démarche relevant elle-même de *cultural studies* réflexives d'ailleurs)

4. Idéologie et institutionnalisation

L'historique des *cultural studies* a rappelé leur fort ancrage originel dans une pensée révolutionnaire d'inspiration marxiste ; aujourd'hui, elles sont plus vite assimilées à des défenses de minorités ou de populations plus généralement aliénées, jusqu'à des mouvements militants communautaristes : une soif de justice semble animer les *cultural studies*. A. Dominguez Leiva répond à l'accusation selon laquelle elles ont accordé une importance trop grande et trop univoque aux formes populaires de la culture, en invoquant ce qui ne serait qu'une forme de rééquilibrage, par rapport au mépris dans lequel ces formes ont été tenues : en littérature, cela renvoie à la trop longue négligence de l'hybridation entre catégories hautes et catégories basses (du langage, de l'imaginaire...), hybridation qui a joué un rôle moteur essentiel, comme Bakhtine a pu le montrer. Pour notre part, ce mépris des formes basses ne nous semble pas être si fort : toute l'histoire du réalisme, au sens large, et du comique, en participe...

Mais A. Dominguez Leiva écrit ici dans un esprit de rapprochement entre *cultural studies* et comparatisme, dont «une certaine tradition française faisait [...] le carrefour de préoccupations que l'on retrouve dans le *cultural turn* anglo-saxon, de l'ancien intitulé officiel qui prônait «l'histoire des idées en rapport avec le texte littéraire», aux incorporations de l'histoire des

mentalités et de l'histoire culturelle ainsi que des arts et des média les plus hétérogènes⁴².» La littérature générale et comparée se voit assigner la mission, en un certain sens idéologique, de dépasser de manière créative l'universalisme français issu des Lumières et les particularismes culturels prônés par les romantismes allemand et anglais. L'étude d'un thème comme le médiévalisme chez Lovecraft et chez Proust par Vincent Ferré⁴³ redresse à sa façon le défi de «comparatisme culturel», en restant dans une sphère très littéraire (et historique). L'engagement idéologique dans des productions populaires a permis, dans une inspiration peut-être formalisée par les *cultural studies*, mais pas entièrement créée par elles, de lutter contre un rejet académique de certains produits culturels de masse, au prétexte qu'ils n'étaient que divertissants. Les études des effets libérateurs, et pas seulement aliénants, de certaines productions ou œuvres culturelles, la reconnaissance de plaisirs populaires et légitimes ont sans doute représenté un combat décisif dans les années 1960 et 1970; mais elles ne doivent pas tomber aujourd'hui dans la démagogie et le relativisme culturel total. Mattelart et Neveu ont à ce sujet une très bonne formule: «Le problème n'est évidemment pas le paradigme en soi du plaisir, dont on ne peut que louer la réhabilitation, mais la fonction qu'on lui fait jouer en escamotant sa duplicité, son statut foncièrement ambigu qui renvoie au rapport désir/servitude volontaire⁴⁴.» L'écho en littérature est significatif: des courants critiques ont pu diaboliser le plaisir pris pendant une lecture «naïve», qui serait induite par certaines œuvres (courants moralisateurs les plus anciens, mais aussi courants intellectualistes aujourd'hui contrebalancés par une nouvelle prise en compte des émotions); comme pour les *cultural studies* cependant, on voit bien le risque inverse de béatification de satisfactions pris à des productions parfois débilantes.

Contre le relativisme culturel, osons le dire, et prouvons-le justement à l'aide d'outils critiques dévoilant objectivement la pauvreté en pensée, en forme, en audaces diverses, ainsi que les soubassements économico-idéologiques en jeu dans la diffusion et la réception de ces productions. L'une des propriétés de la grande œuvre (littéraire), pour autant que l'on puisse tenter de qualifier cette notion, sans la définir totalement, est peut-être la résistance aux approches critiques les plus diverses, le caractère inépuisable des questions qu'elle continue de lancer, dans ses thèmes et avec ses

⁴² Avant-propos à *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme*, op.cit. :10.

⁴³ Vincent Ferré: *Médiévalisme, Moyen Âge et modernité (XX^e-XXI^e siècles)*. *Histoire, théorie, critique*, à paraître en 2012.

⁴⁴ Mattelart Armand et Erik Neveu : *Introduction aux Cultural Studies*, op.cit. :63.

formes. L'approche de productions sans profondeur présente évidemment un intérêt : mais il restera purement sociologique, historique, voire politique et moral ; il présente en revanche peu de pertinence dans le champ littéraire, aussi ouvert celui-ci se présente-t-il. Celui-ci implique également la prise en compte du jeu de la subjectivité paradoxalement reportable sur l'universel, compris dans le « corps » du texte auquel Franc Schuerewegen fait référence. Des penseurs culturalistes qui ont des références en esthétique, en arts et en psychanalyse (je pense à H. K. Bhabha, à F. Jameson...) en sont capables et éclairent les études littéraires.

Cette question d'une égalisation du tout culturel au prétexte de la morale oubliée en outre facilement le caractère morbide que peut recouvrir l'expression du désir dans la littérature. Celui-ci ne recoupe pas entièrement la haine à quoi on a fait allusion plus haut, mais il prend en compte la négativité à l'œuvre aussi dans de grandes œuvres qui ne se présentent pas toutes comme des outils de construction de soi par le lecteur, ou comme des guides idéologiques : un grand roman peut vous troubler jusqu'au malaise. Même si la psychocritique n'a sans doute pas produit un courant d'études littéraires extrêmement puissant, on rappellera que sa relative intégration actuelle a succédé à une évolution très difficile, peut-être comme les *cultural studies* la vivent dans leur rapport aux études littéraires actuellement : après avoir tenté un approfondissement de la subjectivité par ce biais, les études littéraires peuvent considérer aujourd'hui si les *cultural studies* proposent un approfondissement de questions socio-culturelles telles que signifiées par la littérature — à la condition d'établir quelques paradigmes.

Il n'en reste pas moins que les études littéraires définissent l'œuvre et les œuvres comme leur objet, et que les fondements sociologiques et idéologiques des *cultural studies* inclinent à une considération intermédiaire de cet objet, pour dire mieux la société : tout reste une question d'équilibre, de maîtrise des savoirs, de souplesse épistémologique et d'acceptation des discours de l'autre (que les *cultural studies* s'appliquent à elles-mêmes ce respect de l'altérité proclamée à partir des *gender* et des *postcolonial studies* !). Contre la menace du populisme et de la démagogie, les formations en sciences autres restent une garantie pertinente. C'est vrai aussi contre une orientation idéologique libérale plus récente des *cultural studies*, qui conduit à la rhétorique utilitariste plus qu'à l'esprit de recherche, et à la prescription plus qu'à la description compréhensive. Certains aspects réactionnaires ont été sensibles dès les débuts des *cultural studies*, ainsi des jugements de goût très dépréciatifs portés sur les valeurs des « jeunes » britanniques de milieux populaires, qui

avaient grandi dans un monde vite transformé aux yeux de la génération de leurs parents. Mais le désengagement politique a pu conduire à des cécités ou à des choix tout aussi suspects : Mattelart et Neveu, après avoir déploré le désengagement politique de certains penseurs récents des *cultural studies*, ou leurs compromissions avec des attitudes centristes, signalent que le terme de «glocalisation», renvoyant à la dialectique globalisation/fragmentation est issu des théories japonaises du management postfordiste, d'abord utilisé par les professionnels du marketing et de la publicité. ! La question identitaire a par ailleurs été déplacée parfois de la dimension ethnique et *gender* etc. vers celle du développement personnel en entreprise.

On ne peut reprocher aux *cultural studies*, si plurielles, de souffrir diverses récupérations et déformations, que d'autres champs de la recherche connaissent aussi bien. Mais on peut soupçonner qu'un défaut de paradigme les y expose davantage.

L'idéologie constitue un angle d'attaque d'autant privilégié contre les *cultural studies* qu'elles ont donné naissance au «politiquement correct», à ses excès euphémistiques comme à sa morale puritaine, stigmatisée dans des romans comme *Disgrace*, de J. M. Coetzee⁴⁵ ou *The Human Stain*, de Philip Roth⁴⁶. À côté des excès (déjà signalés plus haut comme un risque à propos des défenses communautaristes), on dénonce parfois le laxisme naïf ou de mauvaise foi. Dans le cadre des études culturelles, Philippe Chardin le décèle dans un retour à l'illusion référentielle dans l'analyse des œuvres : on traiterait des personnages comme des personnes, faute de penser la distanciation de la fiction, on ne percevrait ni n'exprimerait plus d'ironie⁴⁷, pour s'obstiner à dénoncer des fautes morales selon des catégories grossières et évidemment orientées. Cela est sans doute vrai de quelques (mauvaises) études... mais ce n'est pas le propre de celles issues des *cultural studies* ! Par ailleurs, la question nous semble révélatrice de l'époque littéraire et critique actuelle, que nous caractérisions dans notre introduction : après certains formalismes abusifs et déshumanisants, le XXI^e siècle exige du retour au monde socio-politique. Des croisements interdisciplinaires plus ou moins ponctuels en témoignent (voir l'essor de «Law and Literature»).

La critique que Camille de Toledo a par exemple adressée en France au courant des Écrivains voyageurs, rassemblés un peu vite autour de Michel

⁴⁵ J. M. Coetzee : *Disgrace*, Harmondsworth : Penguin, 1999.

⁴⁶ Philip Roth : *The Human Stain*, Boston : Vintage, 2001.

⁴⁷ Préface à *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme*, *op. cit.*

Le Bris⁴⁸ (lui-même parfois caricaturé) met en garde contre ce qui serait un retour réactionnaire à un réalisme romantique et naïf, en refusant les littératures plus expérimentales du XX^e siècle. La littérature peut (ré)inscrire le sujet humain dans la sphère sociale, en intégrant les pensées les plus déconstructionnistes, les écritures du soupçons les plus variées. Cet extrait du petit ouvrage de Toledo nous semble d'autant plus pertinent qu'il résonne avec la «géocritique» évoquée plus haut. Il s'agit de la lecture que les militants d'une littérature du voyage de type Michel Le Bris devraient faire selon Toledo, du *Livre des fuites* de Le Clezio⁴⁹ :

«J'en ai gardé le souvenir d'un roman en suspension où les inconnus le demeurent ; des points sur un terre cartographiée, découpée en une multitude de rectangles qu'un personnage aux identités fuyantes parcourt et survole depuis l'arrière d'un hublot qui pourrait, c'est selon, être aussi un écran, une table lumineuse, une lanterne magique. Si l'on devait définir les conditions d'un «retour au monde», peut-être serait-ce un bon point de départ : la position toujours mouvante et déracinée du personnage dans *Le Livre des fuites*, ce qu'il advient d'un paysage lorsque l'abscisse et l'ordonnée de toutes choses bougent ; et ce que devient le point d'observation lorsque celui-ci est, en permanence, tirillé en des lieux d'incarnations multiples. Reste-t-il alors une parcelle de réalité d'où l'on puisse dénoncer les faux-semblants ? Une île⁵⁰ ? »

«En excluant les expériences formelles d'aujourd'hui, en tournant la page du soupçon, en critiquant les «maîtres-penseurs», les voyageurs [ie Le Bris etc.] créent une situation inédite où seul l'Ancien — l'épopée, le récit, le réel, l'ailleurs — s'oppose à l'Ancien — les «modèles franco-français sclérosés»⁵¹. »

Une étude littéraire qui peut se nourrir de géocritique (voire de *green studies*, de *postcolonial studies*...) et qui ne replonge pas dans un référentialisme dépassé s'esquisse ici... mais avec quelles perspective «culturaliste» ? Les thèmes de Le Clezio en fournissent sans aucun doute ; mais le font-ils à partir de la forme de son écriture ? Les tenants des *cultural studies* s'intéresseraient sans doute, aussi, à sa diffusion, depuis l'obtention du Prix Nobel. Il reste délicat, encore une fois, de trancher sur un paradigme nouveau ou pas, ou sur le renforcement d'outils socio-historiques que les études littéraires pouvaient déjà emprunter.

⁴⁸ Michel Le Bris et Rouaud Jean (dir.) : *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard, 2007.

⁴⁹ J. M. G. Le Clezio : *Le Livre des fuites*, Paris : Gallimard, 1969.

⁵⁰ Camille de Toledo : *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature monde*, Paris : Presses Universitaires de France, «Travaux pratiques», 2008 : 30.

⁵¹ *Ibid.* : 64.

Insistons cependant : le moralisme imputé à la tendance *cultural studies* se retrouve encore dans des tendances de la critique littéraire issues de la philosophie actuelle. Martha Nussbaum en serait l'illustration exemplaire (au sens d'une exemplarité qui signifie aussi sa grande valeur) : selon sa vision vertueuse de la littérature, celle-ci proposerait au lecteur, par le jeu du point de vue et de l'empathie essentiellement, d'adopter une meilleure vision de l'altérité et de devenir donc un meilleur concitoyen. Sandra Laugier, grande introductrice en France de la philosophe américaine, est aussi impliquée dans le mouvement du «care». On peut discuter ces approches de la littérature⁵² et de la société (et de la société telle que mise en forme dans la littérature), et, en particulier, critiquer un oubli des puissances amORALES et immORALES de la littérature, des confusions entre récit et œuvre littéraire, mais on ne peut les réduire à des visions naïves au même titre qu'un euphémisme hypocrite des pires *cultural studies*. Il nous semble en revanche que cette orientation socio-culturelle, bien faite, peut aider à dégager certains impensés négatifs du texte (par exemple au moyen des notions de décentrement et de visibilité, voire d'hybridité, qui ne doivent pas entraîner automatiquement une conclusion morale et simpliste)

SI l'idéologie fait question, à parti des *cultural studies* et du dialogue qu'elles pourraient avoir avec les études littéraires, c'est enfin parce que des enjeux institutionnels interviennent. On a commencé en rappelant la massification des études dans des pays de plus en plus nombreux, depuis quelques décennies : à quel public enseigne-t-on, quels corpus, quels canons ? (voir la citation de Jean-Marie Schaeffer). Nulle obligation d'oublier les «grands classiques», mais sans doute la nécessité d'approches différentielles, et de les compléter, toujours... : une évidence qu'il s'agit évidemment de préciser et de soumettre à la pratique, ce que nous ne développerons pas ici, mais sur quoi des *cultural studies* éclairées pourraient formuler des propositions. Le regroupement d'anciennes facultés de sciences humaines sous l'unique étiquette de *cultural studies* peut nous faire craindre un esprit totalisant et nivelant... en opposition aux notions les plus riches du courant dont on a parlé (décentrement, visibilité, enjeu des singularités et des particularités...). On a,

⁵² Nous nous permettons ici de renvoyer à l'article de Solange Chavel : «Fiction, droit et espace public—à propos de *Poetic Justice* de Martha Nussbaum», in *Imaginaires juridiques et poétiques littéraires*, Catherine Grall et Luciani Anne-Marie (dir.), Amiens : Cepsisca, 2013 ; ainsi qu'à notre article «De la validité d'une défense morale du roman» in *Romanesques 4* (2011) : «Romance», textes réunis par Carlo Umberto Arcuri et Christophe Reffait, avec deux essais de György Lukács inédits en français, Amiens : Encrage Université, 2011.

dans ce cas, une récupération institutionnelle contre nature, ou une mauvaise foi des *cultural studies*. Croire, comme Jan Baetens⁵³, que les *cultural studies* imprègnent déjà tous les enseignements ? Nos rappels des emprunts aux autres disciplines, de la proximité parfois d'avec la littérature générale et comparée, et la multiplication, en France, de formations duelles (« histoire et littérature »...) ou de formations en « économie » ou « management » de la culture, vont en partie dans ce sens. Mais nous refusons de penser que les *cultural studies* apporteraient un progrès aux exercices d'analyse littéraire trop uniquement soucieux de gloser un texte, d'en redire le « quoi ? » sans se soucier du « comment ? » ni du « pourquoi⁵⁴ ? » : l'institution universitaire ne censure plus ces questionnements depuis longtemps, même si, en France, l'École des Hautes Études en Sciences Sociales les a sans doute plus mis en avant, à cause de son orientation anthropologique.

En conclusion, les *cultural studies* héritent d'une approche ancienne de la culture, surtout développée à partir des années 1960, animée à l'origine par une perspective de justice sociale. Pluridisciplinaire, transdisciplinaire plutôt, ce courant dans lequel se sont illustrés de grands noms, souffre globalement d'un manque de paradigme, qui en fait les faiblesses et les richesses ; les études littéraires, qui ont su elles-mêmes s'ouvrir à des questions historico-sociales et comparatistes depuis longtemps, peuvent tirer parti de notions proposées par les *cultural studies*, si les conditions d'un vrai dialogue sont réunies : accord minimal sur l'objet (production culturelle n'est pas œuvre littéraire), mises au point de théories et d'outils partageables, tolérance du discours de l'autre dans les institutions. Ces résultats restent généraux, sans doute, mais devant la variété des approches, des objets et des contextes de recherche, il semblerait injuste de trancher. La possibilité de ce dialogue nous paraît en tout cas révélatrice d'une actualité qui brûle de réenvisager la question des valeurs ou de la valeur de la littérature et de redéfinir la place de celle-ci et des études littéraires au sein des sciences humaines : les cultures ne sont pas l'ensemble des attitudes humaines, de même que la littérature n'est ni totalement abstraite, ni foncièrement référentielle, et sa singularité reste toujours à requalifier⁵⁵ : aux *cultural studies* de faire des propositions

⁵³ Baetens Jan : « Une défense « culturelle » des études littéraires », *Le Partage des disciplines, Littérature Histoire Théorie* 8, *op.cit.*

⁵⁴ Contrairement, donc, à Sébastien Hubier dans la préface aux *Études culturelles : Anthropologie culturelle et comparatisme*, *op.cit.*

⁵⁵ Pour finir de manière généraliste, reprendre la proposition de Jean Bessière : « la littérature apparaît à la fois comme l'expression authentique et comme une manière de falsification

en ce sens, pour persuader les littéraires que les totalisations et les censures qu'opèrent certaines institutions à leur avantage ne signifient pas l'oubli du geste poétique, mais aussi aux littéraires d'entendre l'appel toujours reformulé du monde.

(ceci par référence aux problèmes de transferts de la littérature d'une période dans une autre), comme l'unique et comme l'universel. Son aptitude à la transmission résulte de son caractère constant *d'universel concret* qui ne se distingue pas du paradoxe de la culture : être l'expression spécifique d'un ensemble social, et présenter cette expression sous le signe de l'absolu et, inévitablement, de l'universel» (extrait de l'article «culture» du *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, Paris : Larousse, 1985 : 404.